

Mosaïques culturelles des derniers Néandertaliens et des premiers Hommes modernes. Les données de la vallée du Rhône

Ludovic Slimak

▶ **To cite this version:**

Ludovic Slimak. Mosaïques culturelles des derniers Néandertaliens et des premiers Hommes modernes. Les données de la vallée du Rhône. J.J. Cleyet–Merle, M.V. Shunkov, J.M. Geneste, A.P. Derevianko, L. Slimak, A.L. Krivoshapkin, B. Gravina, A. Turq, B. Maureille. Le troisième Homme. Préhistoire de l'Altaï, Editions de la Réunion des musées nationaux – Grand Palais, pp.125-133, 2017, 9782711864317. hal-01952388

HAL Id: hal-01952388
https://hal.science/hal-01952388

Submitted on 12 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LUDOVIC SLIMAK

Mosaïques culturelles des derniers Néandertaliens et des premiers Hommes modernes. Les données de la vallée du Rhône

Le vaste couloir rhodanien offre actuellement les principaux éclairages archéologiques sur l'organisation des sociétés néandertaliennes préalablement à leur extinction dans l'aire méditerranéenne française. La documentation archéologique issue de cette région peut être considérée comme particulièrement originale eu égard aux données communément développées dans la bibliographie quant à l'organisation des ultimes sociétés néandertaliennes. Il a en effet été démontré, il y a une douzaine d'années, que le couloir rhodanien présentait une structure historique strictement différenciée de celle de l'espace atlantique[1], région qui focalisait depuis des décennies la quasi-intégralité de l'attention de la communauté scientifique française, masquant de larges pans de la complexité réelle des processus dans lesquels ont été engagées les ultimes sociétés néandertaliennes.

Dans l'espace méditerranéen, les données ont été constituées à partir de vingt-sept années de recherches sur la séquence de la Grotte Mandrin, qui enregistre de manière remarquable, du 50e au 42e millénaire, huit phases d'installations humaines bien distinctes. L'ensemble documente l'organisation, les savoirs et les représentations techniques des sociétés humaines, au moment précis où va se jouer le remplacement des ultimes sociétés néandertaliennes par des populations modernes exotiques.

La Grotte Mandrin localisée sur la commune de Malataverne (Drôme)domine le Rhône à 25 kilomètres au nord de la confluence Ardèche-Rhône, en rive gauche du fleuve dont elle surplombe un ancien bras mort. Cette cavité est un abri sous voûte creusé au pied d'un petit massif calcaire qui forme un promontoire d'une vingtaine de mètres à mi-pente d'une colline, le jas des Chèvres **(fig. 1)**.

La succession des collines du jas des Chèvres, de Montchamp et de Navon barre la vallée, et contraint le Rhône à se mouvoir dans le défilé de Donzère, au sud de Viviers. Ce défilé est marqué par une ligne de falaises abruptes dont les pieds plongent directement dans le fleuve, marquant géographiquement l'unique goulet du sillon rhodanien sur l'ensemble de son parcours de Lyon jusqu'à la Méditerranée **(fig. 2 et 3)**.

La cavité s'ouvre plein nord à une altitude de 225 mètres et domine la vallée d'une centaine de mètres. Sa voûte couvre une petite surface de 12 mètres d'ouverture, 8 de profondeur et 2 de hauteur maximale avant le déroulement des opérations archéologiques. Le promontoire rocheux surplombant le gisement permet d'embrasser un vaste paysage très ouvert sur les plaines alluviales du Rhône et jusqu'en Ardèche. La cavité est donc au croisement de plusieurs biotopes et en contact presque direct avec les silex de Maloubret, un gîte de matière première de grande qualité qui sera exploité jusqu'au Néolithique.

Au-delà des derniers millénaires du Paléolithique moyen, la séquence stratigraphique complète de la Grotte Mandrin est divisée en neuf ensembles sédimentaires (**fig. 4** ; de haut en bas, B à J) qui enregistrent, en l'état, un minimum de onze phases d'occupations humaines repérées à la fouille et par analyse statistique des répartitions verticales. Dans leur ensemble, ces enregistrements archéologiques documentent les inflexions climatiques et l'organisation des sociétés néandertaliennes des environs du 100e millénaire, jusqu'à leur extinction au tournant du 42e millénaire. Les huit phases d'implantations humaines enregistrées en sommet de séquence, dans les couches de B à F, sont en cours de dégagement depuis 1990 sur une centaine de mètres carrés. Ce sont ces installations humaines qui concernent ici notre propos sur les processus

1. Slimak, 2004.



Fig. 1 – Vue de l'éperon rocheux renfermant la Grotte Mandrin (en bas à gauche) et dominant le couloir rhodanien.

ayant affecté les sociétés néandertaliennes dans leurs derniers millénaires et jusqu'à leur extinction. La surface fouillée couvre l'intégralité de la superficie sous voûte de la cavité et une zone équivalente en extérieur, au-delà de son porche. Cette configuration permet d'envisager que la fenêtre archéologique englobe pour une fois l'essentiel de ce qui a dû correspondre au cœur des espaces domestiques de ces sociétés lors de leurs passages en ce lieu. La séquence a livré (en excluant plusieurs millions de micro-fragments) une soixantaine de milliers d'objets lithiques majeurs et autant de restes de faune. Microfaunes, pollens et charbons permettent une lecture biostratigraphique complète de ces installations. Des foyers sont documentés dans les principaux niveaux, et la couche E, positionnée au 50e millénaire, livre un fond de cabane montrant différents espaces bâtis, avec foyer à son entrée. Dans cette unité, les activités domestiques s'organisent clairement en fonction des espaces, architecturés par plusieurs agencements circulaires mettant en œuvre un millier de blocs allant de 10 à 50 centimètres. Des restes humains ont été mis en évidence dans les principales unités de la séquence. Bâtie à partir d'une quarantaine de mesures radiométriques, la chronologie de cette séquence[2] peut être considérée comme suffisamment robuste pour appuyer l'existence de traditions remarquablement distinctes entre l'espace atlantique et méditerranéen, synchronies qui affectent aussi bien les ultimes sociétés moustériennes que les industries « de transition » dans ces espaces connexes.

2. Higham *et al.*, 2014.



Fig. 2 – Vue du défilé de Donzère. A l'ouest du site à la hauteur de la Grotte Mandrin le Rhône s'engage dans l'unique canyon surplombant directement le fleuve, contraignant les circulations naturelles dans le vallon en pied du massif de la Grotte Mandrin qui recueille aujourd'hui encore l'essentiel des circulations permettant de se déplacer de l'espace méditerranéen à l'Europe du nord



Fig. 3 – Vue rapprochée du défilé de Donzère.

Ces synchronies, et leurs implications quant à nos conceptions des organisations territoriales et sociales des sociétés humaines des ultimes moments du Paléolithique moyen, ont jusqu'alors été mésestimées, en partie probablement parce que les enregistrements de la Grotte Mandrin définissent progressivement, et pour la première fois, le contexte biostratigraphique, chronologique, anthropologique et culturel des derniers moments des sociétés néandertaliennes au cœur du vaste sillon rhodanien. Ces enregistrements archéologiques dessinent alors un contexte remarquablement différencié de ses parallèles contemporains de l'espace atlantique.

Si, dans ces huit millénaires, on distingue très nettement quatre phases culturelles, cette diversité très tranchée d'expressions techniques et sociales ne connaît pas de parallèles quant aux associations et représentations paléontologiques des faunes chassées par ces groupes humains, lesquelles illustrent des modes d'exploitation assez monotones dans les unités de cette fin du Paléolithique moyen. Chacune de ces phases d'installations livre parallèlement un nombre de vestiges lithiques relativement important mais s'accordant bien avec les résultats de l'analyse paléontologique qui laissent entrevoir des occupations de courtes durées et probablement saisonnières. L'analyse microchronologique, méthode à très haute résolution développée à la Grotte Mandrin à partir de l'analyse de dépôts de suies, permet de documenter les durées séparant deux installations humaines avec une résolution de l'ordre de l'année et même de la saison[3].

Au sein de ces riches données paléontologiques, le cheval domine toujours, suivi par le cerf et le bison. Un deuxième groupe concerne le bouquetin, le chevreuil, le renne, le chamois, le rhinocéros, le mégacéros et les proboscidiens. Cette séquence présente donc un cortège d'espèces à dominante froide (bouquetin, renne, chamois, bison), mais aussi à note plus tempérée (cerf) ou plus sèche (hydruntin). Les actions anthropiques sont omniprésentes sur l'ensemble de ce matériel dont l'origine doit être essentiellement liée aux activités cynégétiques de ces sociétés. Les traces discernables sur ces ossements expriment le dépouillage, la désarticulation et le décharnement, mais aussi la fracturation des os longs en vue de l'extraction de la moelle et l'utilisation des résidus osseux comme combustibles ou comme outils. Ces objets s'inscrivent assez bien dans la diversité plus large des outillages en os reconnus durant le Paléolithique moyen, regroupant des éléments pièterment modifiés, techniquement peu investis et probablement engagés dans des familles d'activités assez diversifiées. À cet égard, l'appellation commune et générique de retouchoirs ou de lissoirs ne permet de définir précisément ni la diversité de ces catégories d'objets ni les agencements des gestes engagés, qui marquent potentiellement, pour partie, l'exploitation – si mal documentée pour ces périodes – des matériaux organiques : cuirs, crins, tendons, écorces[4]… La présence, assez commune sur ces catégories d'outils plutôt frustes, de percussions permettant de modifier leur morphologie, ou de polis résultant de leurs fonctionnements, n'est pas tant la marque des remarquables capacités d'innovation des Néandertaliens (qu'ils peuvent exprimer dans d'autres champs des processus techniques qu'ils mettent en œuvre) que le témoignage de vastes corpus d'activités qui restent encore mal documentées.

Avec plus d'un millier d'outils typologiques et autant de pointes de type Levallois, cette séquence est extrêmement riche et complète en termes de pertinence d'informations. C'est principalement à partir de ces données qu'a pu être définie la structure

3. Vandevelde *et al.*, à paraître ; voir aussi l'article de Vandevelde *et al.*, p. 154 de ce catalogue.

4. Slimak, 2008b.



Fig. 4 – Grotte Mandrin, morphologie de la voûte surplombant le site

culturelle et historique propre aux dernières sociétés néandertaliennes en France méditerranéenne[5]. Aucun autre ensemble de l'espace méditerranéen français, et, plus largement, du nord de l'Italie à la Catalogne et jusqu'au Bassin parisien au nord, ne présente une telle richesse et une telle continuité d'enregistrements archéologiques pour aborder ces problématiques.

Successions culturelles et prises de territoire

La partie supérieure de la séquence documente l'ensemble des inflexions culturelles actuellement reconnues dans l'espace méditerranéen français sur la période chronologique allant globalement du 52e au 42e millénaire. Ces installations peuvent être subdivisées en quatre temps, de la base au sommet :

Phase I : installations classiquement moustériennes rattachées au Quina rhodanien, couche F[6] **(fig. 5)** ;

Phase II : groupe évolutif, industrie « de transition », couche E (Néronien) ;

Phase III : groupes tardifs de tradition moustérienne ; deux phases culturelles sont clairement différenciées, la couche D (Post-Néronien I), et les couches B2, B3, C1 et C2 (Post-Néronien II) ;

Phase IV : groupe du tout premier Paléolithique supérieur, couche B1 (Proto-aurignacien, niveau 1).

5. Slimak, 2004 ; Slimak, 2008a.

6. Slimak, 1998 ; Slimak, 1999.

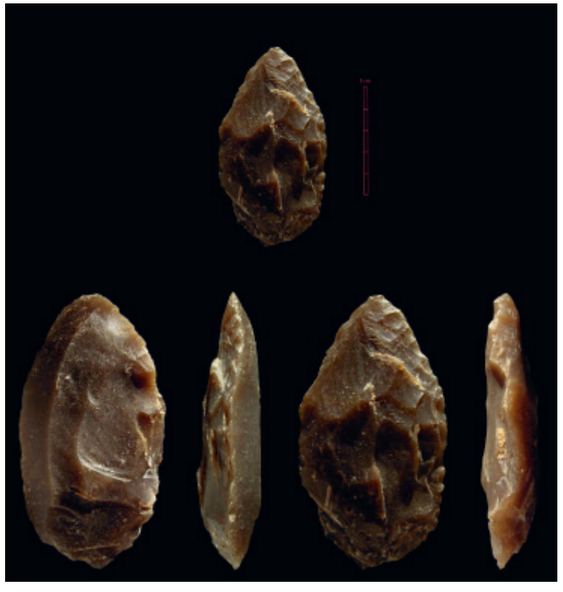


Fig. 5 – Grotte Mandrin, outil de la couche F : « limace amincie » (Quina rhodanien).

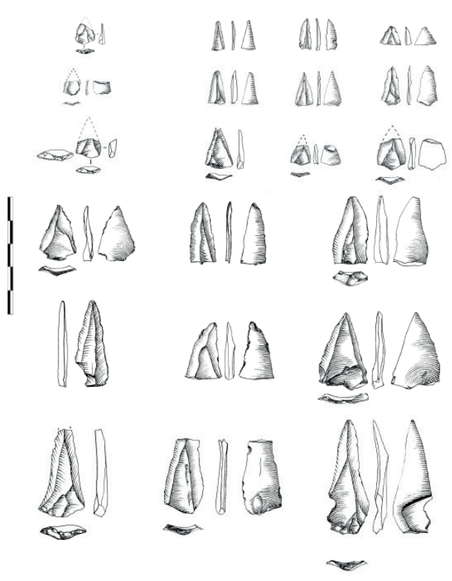


Fig. 6 – Grotte Mandrin, couche E : pointes légères du Néronien

Cette succession chronoculturelle est intéressante à différents points de vue. Les industries du Néronien, pressenties il y a cinquante ans par Jean Combier[7] et individualisées alors sous l'appellation de « Moustérien évolutif[8] », étaient principalement reconnues à partir de fouilles anciennes, présentant une faible pertinence archéostratigraphique. Au sein des séquences où ces industries avaient été reconnues, leur position stratigraphique clôturait les séquences moustériennes, comme c'est le cas pour le Châtelperronien. La position stratigraphique du Néronien à la Grotte Mandrin revêt alors un intérêt particulier car ces industries, dont certaines particularités techniques trouvent des échos très précis dans la sphère du Paléolithique supérieur, se trouvent ici remplacées par des ensembles classiquement moustériens. La Grotte Mandrin est alors, pour toute l'Eurasie, l'une des deux seules séquences archéologiques montrant une intercalation stratigraphique entre un groupe « de transition » et des ensembles tardifs de tradition moustérienne[9]. Cette configuration singulière est ici à mettre en parallèle avec la chronologie du Néronien à la Grotte Mandrin, au tournant du 50e millénaire, c'est-à-dire dans une phase particulièrement reculée dans le temps si on la compare à celle d'industries « de transition » dans les territoires voisins de la Bourgogne, du sud-ouest de la France et du nord de l'Italie, au sein desquelles les chronologies du Châtelperronien et de l'Uluzzien dépassent difficilement le 45e millénaire[10]. Le Néronien s'inscrit alors dans une étape indiscutablement antérieure, correspondant peut-être à l'une des phases les plus initiales actuellement reconnues de ce vaste processus eurasiatique. C'est précisément dans cette même chronologie que l'on reconnaît sur quelques sites d'Europe centrale et de l'est méditerranéen des industries qui partagent un ensemble de caractères techniques très précis.

7. Combier, 1967.
8. Combier, 1967 ; Combier, 1990.
9. Voir l'article de L. Slimak *et al.*, p. 120 de ce catalogue.
10. Higham *et al.*, 2014.



Fig. 7 – Grotte Mandrin couche B2 : ultime phase d'installation du Post-Néronien II correspondant donc à l'ultime installation moustérienne, contemporaine du Protoaurignacien : éclat Levallois préférentiel.

En fin de séquence, la position chronologique du premier Protoaurignacien, eu égard aux dernières sociétés locales de tradition moustérienne, est particulièrement éclairante. Ce Protoaurignacien, positionné vers le 42e millénaire, s'installe dans la cavité, sans réelle rupture dans le temps vis-à-vis des ultimes sociétés néandertaliennes. Cette chronologie du Protoaurignacien de la Grotte Mandrin compte actuellement parmi les plus anciennes actuellement enregistrées en Europe, les industries de la couche B1 pouvant bien être contemporaines de certains Châtelperroniens tels que l'on peut les rencontrer dans le nord de la Bourgogne par exemple[11].

Le développement d'analyses microchronologiques à très haute résolution, fondées sur la lecture des dépôts progressifs des suies sur les parois de la Grotte Mandrin dans les différentes phases des installations humaines, montre que l'espace de temps séparant à Mandrin l'ultime installation néandertalienne de la première installation protoaurignacienne représente un maximum de quelques années, sinon quelques saisons[12]. On voit alors se dessiner sur ce territoire la démonstration d'une rencontre physique directe entre populations néandertaliennes et *Homo sapiens* : cette rencontre souvent suggérée, mais sur la base de corpus radiométriques dont la résolution, toujours incertaine – au mieux de quelques siècles ou millénaires pour cette période –, n'a jamais permis de poser scientifiquement la réalité concrète de contacts entre ces populations, à l'échelle d'un site, ou même d'un territoire donné.

Une telle résolution temporelle permet, dans cette configuration unique, d'aborder des échelles de temps très inférieures à celle d'une vie humaine et de proposer ici, de manière parcimonieuse, un processus de « remplacement » de sociétés, au sens strict du terme. Une telle approche, fondée sur des éléments très concrets de démonstration,

11. Higham *et al.*, 2014 ; Hublin *et al.*, 2012.
12. Vandevelde *et al.*, à paraître ; voir aussi l'encadré de Vandevelde *et al.*, dans ce catalogue.

n'avait jamais été solidement étayée en Eurasie, ni sur la base des enregistrements stratigraphiques, ni sur la base, trop floue, des enregistrements chronologiques. Il y a alors tout lieu ici de penser, et de poser sur des bases empiriques uniques, que nous enregistrons, à la Grotte Mandrin, la prise de possession d'un territoire néandertalien par des groupes biologiquement modernes.

Cette démonstration ouvre des horizons interprétatifs où l'on peut pressentir que les interactions entre sociétés jouent un rôle central dans ce processus de remplacement. Si de telles précisions temporelles et les interprétations qu'elles suscitent sont à ce jour uniques, à la Grotte Mandrin ce schéma cause une impression de « déjà vu ». L'analyse microchronologique permet en effet de documenter, huit millénaires avant l'arrivée du Protoaurignacien, un schéma strictement comparable concernant cette fois l'interaction entre certains groupes moustériens, au tournant du 50e millénaire, et le Néronien, les premières installations de ce groupe étant enregistrées quelques années, sinon quelques saisons, après l'ultime passage moustérien de la couche F[13].

Ces groupes du Néronien de Mandrin se distinguent par une industrie particulièrement originale dans le contexte européen. On recense ici sur une cinquantaine de mètres carrés plus de mille trois cents pointes, techniquement très investies et illustrant différents degrés de standardisation métrique. Ces pointes, de 4 à 5 centimètres de longueur maximale pour une épaisseur comprise entre 4 et 5 millimètres, sont assez légères. Le tiers d'entre elles est, lui, strictement microlithique, d'une longueur maximale inférieure à 30 millimètres, pour des épaisseurs de 2 à 3 millimètres. Au sein même de ce corpus, on reconnaît un groupe de pointes dont la longueur maximale est centimétrique (nanopointes, entre 8 et 15 millimètres). Ces productions systématiques ne sont pas sans poser un certain nombre d'interrogations puisque la petite surface de cette couche E **(fig. 6)**, lentement excavée depuis une quinzaine d'années, a livré plus de pointes Levallois que l'ensemble cumulé des gisements du Paléolithique moyen européen. De manière plus notable certainement, il faut relever que ces pointes, remarquablement plus légères que l'ensemble des pointes du Paléolithique moyen d'Eurasie[14], s'éloignent des systèmes techniques classiques documentés durant cette période. Ces productions s'inscrivent ici dans des débitages laminaires et lamellaires amorcés à partir de lames et lamelles à crête. Produits laminaires, lamellaires et pointes représentent ici plus de 75 % de l'industrie lithique de cette couche archéologique, alors qu'ils atteignent difficilement entre 4 et 6 % dans l'ensemble des onze autres unités archéologiques de la séquence, proportions plus habituelles dans les enregistrements classiques du Paléolithique moyen européen. L'une des interrogations soulevées lors de la mise en évidence d'un tel mobilier porte sur les activités au sein desquelles ces objets ont été utilisés. L'analyse fonctionnelle complète de ce corpus montre ainsi qu'aux principales catégories techniques d'objets répondent de manière remarquable des familles d'activités bien distinctes. Lames et lamelles étaient employées dans les activités domestiques (dépeçage, travail du cuir, découpe de matière carnée…), alors que les pointes dépendent en grande partie de la sphère des armements, la fonction d'arme étant même exclusive pour les plus légères, micro- et nanopointes[15]. Se pose alors la question du mode de fonctionnement précis de ces armes légères. Les très nombreuses fractures sur ces pointes indiquent qu'elles étaient emmanchées en bout, et non latéralement, permettant de déduire un diamètre maximal infra-

13. Vandevelde *et al.*, à paraître ; voir aussi l'article de Vandevelde *et al.*, p. 154 de ce catalogue.

14. Metz, 2015.

15. Metz, 2015 ; voir aussi l'article de L. Metz, p. 154 de ce catalogue.

centimétrique concernant leurs fûts – une règle basique de pénétration efficiente des armes étant l'existence d'une relation contraignante entre le calibre d'un fût et la largeur de la pointe l'armant en bout[16].

Ces données permettent d'éclairer la remarquable structure technique de ces industries du Néronien : la profusion de pointes, ainsi que leur caractère microlithique, techniquement surinvesti et métriquement normé, est ici en relation avec le développement d'armes composites et à propulsion mécanique, arc ou propulseur, les nanopointes se trouvant quant à elles strictement cantonnées à la sphère de l'archerie[17]. Les techniques mises en œuvre dans le système lithique, leur systématisation et leur normalisation se font l'écho de réalités technologiques notablement plus complexes et extraient radicalement ces productions du Néronien de la sphère du Paléolithique moyen, tel qu'il est possible de le documenter dans les autres unités de cette vaste séquence, ou dans les autres enregistrements archéologiques reconnus en Europe.

Les analyses microchronologiques permettent de poser que ces populations, pour lesquelles l'équilibre global de leurs techniques paraît largement lié à ces technologies d'armements, arrivent sur un territoire occupé par des populations classiquement moustériennes dont les technologies sont structurées autour de la production d'éclats massifs. Ce Moustérien n'apparaît pourtant séparé du Néronien que de quelques années, sinon quelques saisons. Il n'y a alors aucune possibilité de continuité technique ou culturelle entre ces groupes, pourtant strictement contemporains, les épisodes de temps les séparant (ou les reliant) dans cette même cavité étant très inférieurs à une vie humaine. Sur la base des indications techniques, technologiques, et temporelles, l'interprétation la plus plausible est certainement ici que ces enregistrements archéologiques documentent un remplacement de population sur le territoire précis de cette cavité, schéma que l'on rencontre donc aux deux extrémités de cette séquence.

Les enregistrements de la Grotte Mandrin montrent l'existence de traditions moustériennes post-néroniennes s'exprimant jusqu'à l'arrivée du Protoaurignacien, probablement porté par des populations d'Hommes modernes. Les industries du Post-Néronien s'inscrivent en rupture avec les anciens systèmes du Néronien, l'obtention de lames et de pointes étant dans ce deuxième temps strictement anecdotique. Ces groupes apparaissent alors en rupture avec les traditions techniques du Néronien. Cette phase peut être divisée en deux temps. Le premier moment – le Post-Néronien I – est connu par une unique occupation en couche D de la Grotte Mandrin. Les industries sont microlithiques, à éclat ; elles s'organisent au travers de séquences courtes de débitages sur éclat visant à produire des pointes pseudo-Levallois en série, et sont caractérisées par le développement de petites pièces à dos tronqué, qui représentent ici le principal outillage.

Le deuxième temps – le Post-Néronien II – est reconnu sur quatre niveaux archéologiques. Les installations sont techniquement similaires entre elles et s'inscrivent à nouveau en rupture avec le Néronien, d'une part, et le Post-Néronien I, d'autre part. Les systèmes techniques sont orientés vers l'obtention d'éclats de grande dimension en vue de la confection d'outils massifs ayant un caractère moustérien relativement classique. Les dernières installations du Post-Néronien II s'expriment jusqu'à l'arrivée du Protoaurignacien qui illustre, nous l'avons vu, avec le Néronien, les deux seuls moments de cette séquence où des groupes humains techniquement très différenciés partagent un même espace-temps.

16. Metz, 2015.

17. Metz, 2015 ; voir aussi l'article de L. Metz, p. 150 ce catalogue.

De telles données et lectures archéologiques, strictement empiriques et fondées sur la connaissance la plus précise d'une riche documentation archéologique, ouvrent sur de vastes potentialités interprétatives en termes de lectures sociales et historiques. Ces horizons interprétatifs s'expriment dans des champs radicalement différents des schémas assez répétitifs, pour ne pas dire monolithiques, communément employés pour aborder la question des dernières sociétés néandertaliennes et qui donnent parfois l'impression qu'un espace compris entre Bourgogne et Pyrénées permettrait une lecture européenne, sinon universelle, de la plus vaste extinction d'humanité enregistrée en Eurasie.

On peut ici relever quelques caractères structurels et en proposer différentes pistes interprétatives. Aux deux extrémités de la séquence de la Grotte Mandrin, à huit millénaires d'intervalle, Néronien et Protoaurignacien partagent un ensemble de traits techniques très précis qui permettent de proposer l'existence de transmissions, ou plutôt ici de continuités, entre l'un et l'autre, le Néronien possédant l'ensemble des traits techniques précis que l'on pourrait attendre d'un ancêtre du Protoaurignacien. Les lamelles pointues de ce Protoaurignacien sont obtenues à partir des mêmes processus que les micropointes élancées propres au Protoaurignacien. Les schémas de production, parmi les plus investis techniquement, sont strictement les mêmes entre ce Protoaurignacien et le Néronien. Le Protoaurignacien est ici un univers « hyperlamellaire », et pointu, qui répond directement à la sphère « hyperpointue », microlithique très élancée et présentant le même caractère lamellaire que le Néronien. Il faut ici exclure la question de convergences morphologiques : les proximités techniques exprimées entre ces deux industries correspondent à de véritables communautés de savoirs et d'objectifs de production. Le basculement d'une industrie de type néronien à une industrie de type protoaurignacien correspond certainement, et exclusivement, au remplacement des percussions essentiellement minérales par des percussions essentiellement organiques. L'ensemble du système relève par ailleurs de la même sphère de connaissances, dans ses savoirs et savoir-faire **(fig. 7)**.

Si l'on croise les communautés techniques au caractère localement intrusif de ces deux industries, on peut raisonnablement avancer que la Grotte Mandrin enregistre le passage, dans le vaste espace naturel de circulation que représente le couloir rhodanien, de groupes humains exotiques. Dans les deux occurrences, ces groupes s'installeraient clairement sur des territoires encore occupés par des populations néandertaliennes.

Ces intrusions, discontinues dans le temps mais illustrant des processus de continuité documentés dans la Grotte Mandrin par les deux extrémités de sa séquence de la fin du Paléolithique moyen, induisent que le passage d'une industrie de type néronien à une industrie de type protoaurignacien est un processus lui aussi étranger à cet espace géographique. L'espace méditerranéen est ici immédiatement pointé du doigt par l'omniprésence des productions de pointes dans l'aire orientale de la Méditerranée, alors même que ces productions sont rarissimes et techniquement peu comparables dans le Paléolithique moyen d'Europe continentale.

Dans le Levant méditerranéen, la séquence de Ksar Akil, sur les flancs du mont Liban, représente l'une des meilleures documentations d'Eurasie quant à l'émergence du Paléolithique supérieur. L'analyse directe d'industries contemporaines du Néronien, regroupées dans cet espace sous l'appellation d'*Initial Upper Paleolithic*, montre dans les premières phases de ce processus (couches XXV à XXI) une stricte réplication des systèmes et des objectifs de production documentés à la Grotte Mandrin. Néronien du Levant, ou *Initial Upper Paleolithic* rhodanien, il semble bien que l'aire méditerranéenne ait pu, dès ce 50e millénaire, représenter un espace unissant des groupes humains partageant des connaissances techniques très précises. Les processus d'expansion vers l'Europe de ces populations s'amorceraient non seulement dans des chronologies notablement plus hautes que celles jusqu'ici envisagées, mais reposeraient sur plusieurs phases d'expansion et de contact, dont seules les plus récentes auraient abouti à une véritable colonisation des territoires européens.

Ces données, qui ne s'inscrivent dans aucun des schémas classiquement posés quant à la fin du Paléolithique moyen en Europe, ne font certainement qu'effleurer la complexité du schéma global de colonisation du continent ainsi que les interactions développées par des populations culturellement et biologiquement distinctes, qui se succèdent, ou se remplacent, à différents moments de leur histoire sur ces mêmes espaces.

À ce stade, la recherche se trouve encore limitée tant par la qualité des données archéologiques disponibles que par les schémas structurant nos regards sur des processus dont nous devons accepter la complexité. Il convient ici d'analyser et de déconstruire nos conceptions à la fois trop propres et trop stylisées pour tenter d'évaluer des mosaïques culturelles et sociologiques mouvantes, subtiles dans leurs interactions, mais qui structurent systématiquement l'histoire des sociétés humaines.